

ANTI~~A~~RESSE

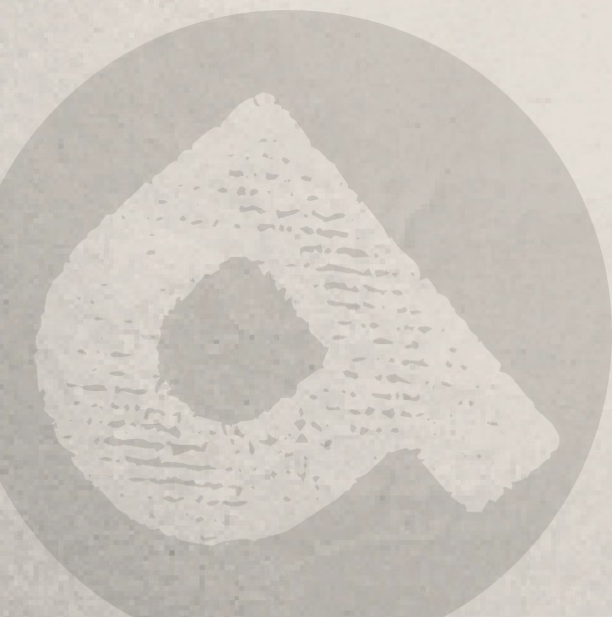
Observe • Analyse • Intervient

**Orthodoxie:
combien de divisions?**

Esprit d'indépendance

Leçon de danse grecque (3)

Wokyn, génocide oublié



N° 397 | 9.7.2023



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Orthodoxie: combien de divisions?

L'ORTHODOXIE EST-ELLE UN FACTEUR DANS LA GÉOPOLITIQUE ACTUELLE? SON POIDS SE MESURE-T-IL PAR LE NOMBRE DES FIDÈLES ET LA FRÉQUENTATION DES ÉGLISES, OU PAR DES PARAMÈTRES PLUS SUBTILS? ON POURRAIT CROIRE CES QUESTIONS MARGINALES OU SURANNÉES, ELLES SOULÈVENT POURTANT LES PASSIONS.

J'avais annoncé une postface au grand entretien sur la Grèce avec John Helmer et Alexander Mercouris dont le troisième et dernier volet paraît dans ce même numéro (AP397). Il m'avait semblé en effet que certains sujets avaient été survolés de manière elliptique ou précipitée, d'autres laissés dans l'ombre. Quoi de plus normal dans une conversation d'amis à bâtons rompus? Parmi tous ces sujets, la question religieuse était la plus superficiellement traitée. Encore une fois, la conversation, initiée par la divulgation du double langage d'Athènes au sujet de ses livraisons d'armes à l'Ukraine,

portait sur la politique et la stratégie, non sur les questions spirituelles.

Or peut-on, justement, dissocier celles-ci de celles-là? Peut-être en Occident, mais probablement pas dans le monde orthodoxe.

D'ailleurs, notre chapitre sur la «géopolitique de l'Orthodoxie» a suscité bien des réactions, ne venant pas uniquement de lecteurs orthodoxes. Parmi ces mises au point, je retiens deux lettres énergiques et argumentées qui, à elles seules, pourraient servir de postface. Commentons par notre lecteur et membre du Club, JC:

*SUR LA SOUMISSION DE L'ÉGLISE ORTHODOXE
RUSSE AU POUVOIR TEMPOREL*

À propos de l'idée, émise par nos interlocuteurs, que l'Église orthodoxe russe n'avait pas su résister au pouvoir temporel, JC écrit ceci :

Les réformes mises en place par Pierre le Grand concernant l'organisation de l'Église russe n'ont pas été les premières qui ont ébranlé l'Orthodoxie. Celles mises en place du temps de son père le tsar Alexis par le patriarche Nikon ont légitimement été considérées comme le Vatican II de l'Église russe, puisqu'elles ont donné naissance au mouvement des Vieux Croyants, auquel le pouvoir impérial n'a jamais vraiment réussi à mettre un terme, malgré les persécutions et même s'il est resté extrêmement minoritaire et relégué aux marges du pays. L'absence de résistance organisée de l'Église orthodoxe au pouvoir communiste s'explique surtout par le fait que, contrairement à ce qui s'est passé en France, les bolcheviques ont purement et simplement supprimé l'Église en exterminant les membres du clergé. D'aucuns pensent que Staline le séminariste avait gardé un semblant de foi, preuve en serait que pendant la bataille de Moscou, il aurait laissé s'organiser des processions. On peut en douter, même si cette image d'Épinal est séduisante.

*SUR LA PLACE DE L'ÉGLISE ORTHODOXE
DANS LA SOCIÉTÉ RUSSE*

John Helmer et Alexander Mercouris estiment que la fréquentation des églises est modeste et que, sociologiquement parlant, le poids de l'Église

orthodoxe est marginal. JC n'est pas d'accord :

Le poids de l'église orthodoxe en Russie est peut-être faible, il est néanmoins jugé important par le pouvoir et la propagande officielle (RT, Tass), d'où les images de papes bénissant des hélicoptères ou des chars arborant un Christ pantocrator. Quand j'étais encore abonné au canal Telegram de Wagner, j'avais souri en voyant des «musiciens» devant une icône le jour de Pâques: ils avaient tous gardé leur arme en bandoulière, certains ne savaient pas allumer un cierge, d'autres se signaient en commençant par la gauche... bref, si un mécréant comme Prigojine a jugé nécessaire de publier ces images, c'est qu'elles pouvaient avoir une certaine influence au-delà de son public (le canal Telegram en question comptait plus de 700 000 abonnés). Les deux fois où j'ai été en Russie, j'ai été frappé par la présence religieuse au sein même des grands centres urbains, ce qui est proprement inimaginable dans n'importe quelle ville d'Europe occidentale.

*SUR LA PERSONNALITÉ DES
PATRIARCHES RUSSES*

Notre amie Laurence Guillon, romancière, peintre et musicienne, est déjà connue de nos lecteurs(1). Française et fervente orthodoxe, elle a émigré vers sa «patrie spirituelle», la Russie, sur le conseil de son père spirituel, le père Placide Deseille. Elle connaît en profondeur l'histoire et la théologie orthodoxes. Les propos d'Alexander Mercouris l'ont révoltée.

Je suis tout à fait scandalisée par

la malveillance et la superficialité des considérations d'Alexander Mercouris sur l'Église russe. Certes, mon père spirituel hellénophile m'a expliqué que celle-ci n'avait pas toujours été délicate avec l'Église grecque, mais quand même, il ne faudrait pas pousser mémé dans les orties. Alexis II lui a paru un peu *simplet*? Il est ici considéré comme un homme profondément spirituel auquel nous étions tous très attachés, mais c'est sans doute pour cette raison qu'il paraît stupide à cet homme intelligent; du reste l'ambassadeur anglais à la cour d'Ivan le Terrible, à la mentalité déjà très contemporaine, prenait aussi le fol-en-Christ Nicolas, qui avait arrêté le tsar aux portes de Pskov, pour un escroc ou un malade mental. Il était lui aussi beaucoup trop intelligent pour comprendre un certain type de choses que le tsar, lui, saisissait très bien, c'est pourquoi il s'était arrêté. Il se méfiait d'ailleurs profondément des Grecs, malgré sa grand-mère Sophie Paléologue. Il les trouvait faux-cul et toujours susceptibles de verser dans l'uniatisme, et puis ils étaient sous la coupe des Turcs. Les choses n'ont guère changé, maintenant, ils sont sous la coupe des Américains, mais ils versent toujours dans l'uniatisme, et ils sont apparemment toujours faux-cul. En tous cas, pour ce qui concerne leur patriarche et ceux qui le suivent. Je ne suis pas une fan inconditionnelle du patriarche Cyrille, nous ne l'aimons pas comme nous aimions Alexis II, bien qu'il plaise apparemment beaucoup plus à Alexander Mercouris, ce qui n'est sûrement pas un hasard. Il le trouve «intelligent»; en France, j'ai d'ailleurs

connu des sectateurs déclarés d'une «orthodoxie intelligente et occidentale», on doit même en trouver en Russie... comme je suis simplette, ce n'est vraiment pas ma tasse de thé.

SUR L'APPROPRIATION DE LA TRINITÉ DE ROUBLEV

Laurence, encore, sur le fait que le patriarche Cyrille aurait confisqué la célèbre icône de Roublev à la galerie Tretiakov:

L'icône de saint Andreï Roublev, la Sainte Trinité, n'a pas été «donnée à Cyrille», elle a été restituée à l'Église, remise à la place qui était la sienne, sortie du musée où elle n'avait rien à faire, et comme je suis stupide, j'y vois un geste médiéval destiné à réconcilier Dieu avec la Russie au moment où elle est en guerre contre tous ces gens très intelligents de l'Occident collectif. Poutine est croyant, c'est un fait. Ce n'est pas un ange, Ivan le Terrible non plus n'était pas un ange, et pourtant tous deux sont orthodoxes. Au moyen âge, c'était courant, et la Russie est certes un moyen âge déboussolé, mais grâce à Dieu, et malgré tout, un moyen âge quand même.

SUR LE SCHISME UKRAINIEN

Le patriarche Bartholomée n'a pas reconnu un schisme existant, il l'a délibérément engendré, en créant son église autocéphale de carnaval présidée par un individu que personne de sensé ne peut reconnaître comme un métropolite valide. Parce qu'il est au service de la CIA et qu'il déteste Cyrille. Qu'il ait des raisons de le détester est un autre problème. Régler ses comptes

sur le dos de millions de croyants ukrainiens et de leur lumineux métropolite, estimé dans toute l'orthodoxie, n'est pas justifiable, pour un homme d'Église. Cela ne semble pas émouvoir Alexander Mercouris, il est vrai que ces gens-là sont terriblement simples, genre Nicolas de Pskov, genre sainte Russie, ils ont aussi contre eux toute l'orthodoxie intelligente et occidentale des paroisses de France et de Navarre qui dansent la carmagnole autour de la Laure de Kiev profanée. Le patriarche Cyrille, malgré tout ce qu'on peut lui reprocher par ailleurs de vrai ou de faux, est, d'après des sources dignes de foi, sincèrement très inquiet pour le métropolite Onuphre et ses fidèles, c'est pour lui un grand sujet de tourment. C'est pourquoi il a ordonné de ne pas critiquer ni même commenter les propos de ce dernier.

SUR LA (NON) RÉSISTANCE AU COMMUNISME

Alexander Mercouris accable de son mépris l'Église russe pour ne pas avoir «résisté» aux communistes. C'est justement parce que le patriarche Cyrille sait de façon atavique ce que veut dire «résister aux communistes» qu'il a donné l'ordre dont je viens de parler. Car les méthodes «ukrainiennes» sont bien issues de la période bolchevique, et elles sont initiées par le même style de personnages: même si le folklore néonazi peut brouiller les pistes, elles sont trotskystes, d'où l'enthousiasme de BHL pour ce gouvernement. L'Église orthodoxe russe a résisté et laissé sur le carreau des milliers de martyrs. L'Église russe a compté plus de martyrs à ce moment-là

que toute la chrétienté depuis ses débuts. Le patriarche Tikhon lui-même a été martyrisé, après avoir été poignardé dans le dos par le patriarche de Constantinople d'alors, qui avait reconnu «l'Église rénovée» des bolcheviques, cousine de celle que Bartholomée a créée en Ukraine dans le même esprit. Alexander Mercouris n'a pas l'air au courant de ce genre de détails historiques.

DE L'UTILITÉ DES ÉGLISES DE SYNTHÈSE

Par-delà la conversation à laquelle elles se réfèrent, ces réactions montrent combien il est urgent de prendre au sérieux la civilisation orthodoxe, et aussi, surtout, de comprendre qu'il n'est pas possible de la lire avec les lunettes à courte vue du rationalisme occidental. Même lorsqu'on ne s'arrête qu'à la surface politique et sociologique des phénomènes.

En particulier, la forgerie politique qu'est l'Église autocéphale d'Ukraine mériterait une étude à part, tant elle illustre cette face cachée du «grand jeu» entre l'Occident et le monde orthodoxe qu'est la manipulation des identités confessionnelles. On connaît le «Nation building» des Anglo-Saxons, mais aussi des Allemands, dans les Balkans et ailleurs: la construction d'identités nouvelles, plus «ouvertes» à nos intérêts et plus faciles à manipuler. Le «Church building» est un processus tout aussi subversif, mais beaucoup moins étudié — probablement à cause de ce stéréotype servi au public occi-

dental que les Églises ne «pèsent» plus grand-chose dans le monde moderne.

Un exemple très éloquent vient immédiatement à l'esprit. Dans la Yougoslavie communiste, le régime de Tito, qui connaissait à merveille la maxime *diviser pour régner*, avait pris soin de morceler autant que possible la nation serbe en tant qu'ethnie majoritaire, sortie victorieuse de la guerre et naturellement turbulente. On a donc suscité après 1945 le développement ex nihilo de nouvelles identités nationales selon un schéma assez semblable à la «diversification» des genres LGBTQZRG+%&! de ces dernières années. Monténégrins, Musulmans de Bosnie, Macédoniens: toute particularité culturelle ou dialectale était bonne pour promouvoir un patois au rang de langue et un folklore au rang de culture nationale. A fortiori, l'identité religieuse. Cas unique au monde, on a même désigné l'appartenance islamique comme critère d'ethnicité pour les Slaves musulmans de Bosnie (appelés Musulmans avec majuscule).

Le processus n'eût pas été complet sans la création des Églises orthodoxes macédonienne et monténégrine, toutes deux bouturées à partir de l'Église serbe. Ce produit de l'ingénierie religieuse communiste fut salué par le Vatican, mais ignoré par les Églises orthodoxes historiques — à l'exception bien entendu du Patriarcat œcuménique de Constantinople. À son corps défendant, et pour apaiser les conflits, le patriar-

cat de Serbie a fini par reconnaître l'Église de Macédoine en 2022.

L'Église monténégrine, de même, n'est prise au sérieux qu'en Occident — mais également, comme par hasard, par le patriarcat de Kiev et... l'Église de Macédoine. Constantinople n'a *quand même* pas encore osé la reconnaître. Même lorsqu'elles demeurent isolées au sein même de l'orthodoxie et qu'elles ne mobilisent que des groupuscules, ces Églises de synthèse contribuent de manière décisive à légitimer les nouvelles nations qu'elles desservent — nations dont l'émergence elle-même est liée à des calculs politiques et géopolitiques. En particulier, elles enrichissent leur construction historique assez frêle d'une généalogie théologique plus difficile à réfuter pour les historiens.

UN CONTINENT À EXPLORER

Ceci n'est qu'un chapitre entrouvert au hasard dans l'encyclopédie du grand jeu culturel et psychologique qui oppose le monde occidental à son «ailleurs» immédiat: la Russie et le monde orthodoxe. Sans même entrer dans la composante spirituelle de ces constructions, en ne restant qu'à l'échelon diplomatique, on voit bien que ces institutions ecclésiastiques revêtent, en Europe de l'Est, une signification sans grand rapport avec leur empreinte sociologique. Les analystes occidentaux, en ignorant ces phénomènes, semblent faire écho à la question méprisante de Staline, «Le Vatican, combien de divisions?», qui s'avérera l'une des

rares remarques vraiment stupides de ce dictateur machiavélique.

En 2007, le regretté Pierre Legendre avait produit avec Gérald Caillat pour Arte un remarquable film (et livre) intitulé *Dominium Mundi, l'Empire du management*. L'empire dont il était question s'incarnait en une idéologie et une «liturgie» censées supplanter toutes les traditions existantes. Legendre ne semblait voir que deux résistances vivaces à ce nivellement du monde: la culture d'entreprise traditionnelle au Japon et l'attachement de l'État grec à sa religion orthodoxe. On y suit le voyage, de Jérusalem à Athènes, du Feu sacré — cette flamme qui illumine sans consumer — recueilli le samedi de Pâques au Saint-Sépulcre. Coutume inimaginable dans une Union européenne largement déchristianisée: l'État grec aligne chaque année son appareil étatique et militaire derrière les archevêques pour accompagner dans l'adoration ce rite miraculeux.

Quant à la Russie, le geste du ministre de la Défense — que notre ami John Helmer juge choquant —, ouvrant la parade militaire du 9 mai par un grand signe de croix orthodoxe, invite lui aussi à réfléchir sur

la place de l'orthodoxie dans cet empire multiethnique et multi-confessionnel. Ceci d'autant plus que ledit ministre, Sergueï Choïgou, issu du peuple asiatique des Touvains, est lui-même bouddhiste. Ajoutons encore, pour compléter, que la rangée d'icônes accrochée par les cosmonautes russes semble bien être le seul symbole religieux visible dans la Station spatiale internationale. Le peuple qui a envoyé le premier homme dans l'espace sera aussi le dernier à renier son Dieu.

Nous n'avons abordé ici, une fois de plus, que l'aspect profane, culturel et sociopolitique, de la question religieuse. La dimension psychique et spirituelle nous mène vers des découvertes bien plus étonnantes encore. On découvre que, d'un bout à l'autre de l'Europe, les mêmes concepts fondamentaux recouvrent parfois des réalités diamétralement opposées.

NOTES

1. Voir Slobodan Despot: «Le temps des Antigones», AP271; Laurence Guillon: «France, un meurtre délibéré», AP373; Jean-Marc Bovy: «Émigrer en Russie?», AP385. Sans oublier les «Chroniques de Pereslavl», le très riche blog de Laurence Guillon.



ENFUMAGES par Eric Werner

De l'esprit d'indépendance

RÉSISTANCE OU TRAHISON? LA FRONTIÈRE EST SUBTILE ET FLUCTUANTE. ON EN VOIT L'ILLUSTRATION DANS CERTAINS GRANDS ROMANS, COMME CEUX DE LE CARRÉ. MAIS ÉGALEMENT DANS LA VRAIE VIE, AVEC DES FIGURES PROVIDENTIELLES QUI PEUVENT INFLÉCHIR LE COURS DE L'HISTOIRE. MÊME AU TEMPS DE LA ROBOTISATION TOTALITAIRE...

Dans *Une vérité si délicate*, John le Carré décrit donc les dérives des services spéciaux anglais, et à travers eux de la suprasociété anglaise dans son ensemble⁽¹⁾. Faut-il le dire, de telles dérives sont observables aussi ailleurs. Les réflexions qu'elles inspirent au romancier ont donc une portée générale. Le personnage central du roman de le Carré est un Anglais bien tranquille qui à un moment donné entre en dissidence. Quand on entre en dissidence, on peut facilement être accusé de

trahison. Les romans de le Carré se situent pour la plupart dans cet entre-deux: entre la dissidence et la trahison. On ne sait jamais très bien si les traîtres qu'il met en scène sont réellement des traîtres ou seulement des dissidents. Objectivement parlant, ce sont des traîtres, ils trahissent objectivement leur pays, mais subjectivement parlant, ce sont plutôt des dissidents. C'est ainsi en tout cas qu'ils se pensent eux-mêmes: je ne suis pas un traître, mais un dissident. Il y a donc deux points de vue possibles sur ce qu'ils

font (ou ne font pas). John le Carré a toujours joué sur cette ambiguïté-là, en tout cas dans ses premiers romans. Sauf que ce n'est plus du tout le cas ici. Il n'y a ici aucune ambiguïté. Tout, au contraire, est très clair, et le personnage central du roman non seulement n'est en rien blâmable, mais incarne sans contestation possible le droit et la justice. Il les incarne subjectivement, mais aussi objectivement. Il les incarne au regard d'un système décrit comme corrompu et qu'on a donc bien raison de trahir (si trahison il y a). On est complètement dans son droit en le faisant. Et donc l'accusation de trahison tombe à plat. Mieux encore, elle se retourne. Les véritables traîtres, en fait, ce sont les gens d'en face, ceux qui profitent de leur position au sein de l'État pour monter des trafics en tout genre et s'en mettre plein les poches, au prétexte, par exemple, de «guerre contre le terrorisme». En plus, ils se servent de ce prétexte pour élargir indéfiniment leurs propres prérogatives aux dépens des libertés individuelles, contribuant ainsi à l'accélération de la dérive despotique du régime occidental. Pour cette raison même, ils mériteraient de passer en justice. Cela n'arrivera bien sûr jamais, ils ne passeront jamais en justice. Mais on ne parle pas ici de ce qui arrivera ou n'arrivera pas. On parle de ce qui *devrait arriver*, même si cela n'arrivera jamais. On en appelle de ce qui est à ce qui devrait être.

SUIVEZ LA PROCÉDURE

De Toby Bell, le héros du livre, le Carré dit qu'il «incarnait la plus grande peur de notre monde contemporain: le décideur solitaire» (p. 58). Effectivement, il fait peur, et l'on voit bien pourquoi il fait peur. Il fait même peur pour plusieurs raisons. Mais la principale encore est qu'il casse les codes de l'État de droit en montrant que beaucoup d'ayants-droit sont en fait de vrais criminels, et qu'on est par conséquent tout à fait fondé à leur dire non: non, je ne ferai pas ce que vous me demandez de faire. Je vais même veiller à ce que cela ne se fasse pas. Je vais révéler au grand jour tous vos crimes passés et présents et ainsi vous empêcher d'en commettre de nouveaux à l'avenir. C'est cela surtout qui fait peur. Normalement, on vous demande de suivre la procédure: suivez la procédure, vous pourrez ensuite dormir tranquilles. Dormez tranquilles! Or, justement, certains se refusent à suivre la procédure. Les gens paniquent donc, il faut les comprendre. Ils ne sont absolument pas habitués à ça.

Irrésistiblement, deux noms s'imposent ici à l'esprit: ceux de Julian Assange et Edward Snowden. L'un comme l'autre ont été qualifiés de traîtres pour avoir rendu publics les crimes des ayants-droit américains: CIA, NSA, The White House, etc. En fait c'étaient des dissidents. Tout comme autrefois les dissidents soviétiques (Soljenitsyne, Zinoviev, etc.), ils avaient choisi de dire non: non, on ne suivra pas la procédure.

Il est difficile de dire si et dans quelle mesure le Carré s'est inspiré de leurs exemples pour décrire le cheminement personnel de Toby Bell, mais son livre s'achève sur une scène qui le donne à penser. On voit ainsi la police débarquer toutes sirènes hurlantes dans un café où Toby Bell vient de presser sur la touche *Envoi* d'un ordinateur, ordinateur où il avait introduit au préalable une clé USB. Les services spéciaux sont arrivés trop tard. C'est plus ou moins aussi ce qui s'est passé avec Assange et Snowden: là aussi, les services spéciaux sont arrivés trop tard. L'internet, on le sait, a été inventé par les services spéciaux à des fins d'espionnage aussi bien interne qu'externe. Mais l'internet peut aussi être utilisé pour combattre les services spéciaux. C'est ce qu'ont bien compris respectivement Julian Assange et Edward Snowden. Mais aussi Toby Bell dans le roman de le Carré. Ce n'est pas exactement la même histoire, mais le fond est le même. Chaque fois, les services spéciaux ont été tenus en échec. Concrètement, tous leurs secrets se sont retrouvés sur la place publique. Du point de vue des libertés publiques, c'est plutôt une bonne nouvelle.

Qu'est-ce qu'un «décideur solitaire», et comment le devient-on? Un décideur solitaire n'est pas un simple

opposant, ni non plus un simple non-conformiste. Distinguons en effet ces trois catégories. Les opposants sont ceux qui ne croient pas à ce que leur racontent les autorités et les médias officiels. Ils gardent donc leurs distances, mais cela s'arrête là. Les non-conformistes vont déjà un peu plus loin. Le cas échéant, ils se livrent à des actes de désobéissance civile, voire de résistance. Ces deux catégories sociales (opposants et non-conformistes) sont relativement quantifiables. En règle générale, le nombre des opposants au sein d'une population donnée oscille entre 30 et 40 % (plus ou moins un tiers de la population), celui des non-conformistes autour de 5 %. Or il en va différemment des décideurs solitaires. Eux sont si peu nombreux qu'ils échappent à toute statistique. De temps à autre, il en émerge un ou deux, mais il peut très bien se faire qu'il n'en émerge aucun pendant une assez longue période. Les lois statistiques le cèdent ici à la *théia moira* platonicienne (le destin divin). C'est complètement aléatoire.

UNE ANOMALIE CORIACE

Et pourtant leur importance est grande: inversement proportionnelle à leur petit nombre, serait-on même tenté de dire. C'est le grain de sable dans la machine. On dit cela de

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: via le site **ANTIPRESSE.NET**.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

beaucoup de gens, mais en l'espèce, c'est particulièrement vrai. L'individu seul redevient ici sujet historique: sujet de sa propre histoire et par là même aussi de l'histoire tout court. Force historique, en d'autres termes. Non seulement il a prise sur les événements, mais parfois aussi il les crée. D'où la formule banale, mais vraie, sur les petites causes qui entraînent de grandes conséquences. Les enregistrements clandestins de Toby Bell sont une petite cause, mais avec de grandes conséquences. Dans le roman de le Carré, Toby Bell exploite les failles du système. De telles failles existent toujours. Bien sûr on peut ne pas les voir, mais en principe un décideur solitaire les voit toujours. Il les voit parce qu'il est *motivé* à les voir. Les lois statistiques retrouvent ici tous leurs droits. De l'esprit d'indépendance (qu'il distingue d'ailleurs de la liberté politique au sens strict: ce n'est pas la même chose), Tocqueville dit qu'il est inséparable d'un certain nombre de traits comme la confiance en soi, la fierté, le goût de la gloire, d'autres traits encore de ce genre. Il l'associe aussi à l'aristocratie. En ce sens, il s'hérîte, se transmet de

génération en génération. C'est certainement une espèce de liberté, on ne peut pas dire le contraire. Mais, nous dit Tocqueville, elle est «irrégulière»: irrégulière et «intermittente». «Déformée» même (2). Tels sont ses défauts, et ils sont réels. Mais on peut aussi y voir des qualités. Elle a les qualités de ses défauts. En règle générale, les autorités la détestent, car elles savent qu'il est difficile d'en venir à bout. Elles gèrent relativement bien la liberté politique (on le voit avec les élections), beaucoup plus difficilement en revanche l'esprit d'indépendance. Elles lui font donc la guerre, et une guerre totale. Bien sûr aussi elles disent qu'il porte atteinte à la démocratie.

Quand des décideurs solitaires éventent les secrets de l'État profond américain, ils ne mettent pas en péril la démocratie, mais un système qui au contraire la parasite en profondeur et en cela même lui cause le plus grand tort. En ce sens, ils lui sont d'une grande utilité. C'est un antidote au despotisme.

NOTES

1. Antipresse 396.
2. Tocqueville, *L'Ancien régime et la révolution*, Deuxième partie, chapitre 11.



DOCUMENT par Slobodan Despot

Une leçon de danse grecque (3)

DANS CETTE DERNIÈRE PARTIE DE NOTRE ENTRETIEN AVEC JOHN HELMER ET ALEXANDER MERCOURIS, NOUS ENTRONS DE PLAIN-PIED DANS LA CHORÉGRAPHIE SECRÈTE DE L'HISTOIRE ET DE LA POLITIQUE. LA RENAISSANCE DE LA GRÈCE SOUS PAPANDREOU, MAIS AUSSI SON EFFONDREMENT APRÈS LES ANNÉES 2000, NOUS RAPPELLENT QUE LA POLITIQUE EST UN ART — UN ART MANIFESTEMENT PERDU DANS L'EUROPE CONTEMPORAINE.

La Grèce avait connu bien des crises et des naufrages. Son «sauvetage» par la troïka de la Commission européenne, de la BCE et du FMI en 2010 l'a pourtant menée au bord de l'abîme, faisant de ce pays rebelle un zombie des eurocrates et des atlantistes. Où est passée la ruse des Hellènes, où est leur invincible vitalité? L'esprit grec se réveillera-t-il? Au-delà de son destin particulier, la Grèce délivre un message à tous les peuples d'Europe. Sommes-nous capables de l'entendre? Sommes-nous capables de danser, *quand même*, sur les décombres de nos projets, sur nos échecs et nos humiliations? Ou sommes-nous condam-

nés, en tant qu'Européens, à vivre et dépérir sous cette nomenclature de courtisans incapables, plus préoccupés par les caprices de Bruxelles et de Washington que par le sort de leurs propres peuples? Toutes ces questions défilent au détour d'une conversation spontanée, à bâtons rompus, d'une entière franchise, où les mécanismes de la politique réelle apparaissent dans toute leur nudité, sans l'enrobage moralisant qui les recouvre dans la narration des médias de grand chemin. (SD)

- Épisode précédent: «Une leçon de danse grecque (2/3)», AP396.

TROISIÈME PARTIE: LA GRÈCE DANS L'UE, UNE ERREUR TRAGIQUE — MAIS INÉVITABLE

Conversation avec John Helmer et Alexander Mercouris, 13 juin 2023.

SLOBODAN DESPOT

Qu'est-il arrivé à la Grèce dans l'Union européenne?

JOHN HELMER

Je pense que les terribles dégâts causés par la troïka, l'Union européenne, le FMI, les Allemands, etc. dans les négociations sur la dette sont aussi graves que tout ce qu'ont fait les Allemands durant la guerre. Les Allemands ont assassiné des gens, ils ont pillé la banque centrale, etc. Mais *ceci* a appauvri la Grèce au-delà du temps qui nous reste à vivre. Et pourquoi l'ont-ils fait? Pourquoi *Tsipras*, l'a-t-il approuvé? Pourquoi la gauche y a-t-elle consenti? Pourquoi le référendum qui disait «non» a-t-il été annulé? Il y a une histoire que *Yánis Varoufákis* raconte pour son alibi et son autoglorification: j'étais loin et je n'étais pas impliqué.

Rétrospectivement — j'en ai parlé à des banquiers suisses qui ont participé à l'allègement de la dette de l'Argentine — je pense que la Grèce aurait dû botter en faillite et trouver une solution à la manière argentine. Mais c'est facile à dire après coup. Ta question était de savoir pourquoi les Grecs ont consenti à cela. Je ne connais pas la réponse.

ALEXANDER MERCOURIS

La Grèce a rejoint ce qui était alors encore la Communauté économique européenne sous le gouvernement Karamanlis qui a précédé celui d'Andreas Papandreou et il faut comprendre qu'il y a eu des étapes dans ce développement. La CEE à laquelle la Grèce avait adhéré était une créature différente de ce qu'elle est devenue par la suite. On nous avait tout de même prévenus. Je

connaissais des personnes qui lançaient des avertissements, du moins mon père les connaissait à l'époque: en rejoignant la CEE, la Grèce allait démanteler ses industries nationales. Dans les années cinquante, soixante et soixante-dix, l'économie grecque était en plein essor et nous entreprenions une industrialisation précoce. Papandreou en était conscient et il n'était pas du tout satisfait de l'adhésion à la CEE à cette époque. Quoi qu'il en soit, nous avons adhéré. L'industrie n'a pas pu rivaliser: elle a disparu. L'agriculture, elle, en a bien profité. Les fonds ont afflué et Andreas est devenu Premier ministre. Et pendant qu'il était aux affaires, il a su utiliser efficacement le système qui existait à l'époque et qui permettait à un gouvernement de fonctionner de manière largement indépendante.

Pour toutes sortes de raisons, je suis resté loin de la Grèce entre 1978 et 1986, et je me souviens d'y être rentré en 1986. En parcourant le pays, j'ai été stupéfait de voir tout ce qui avait été réalisé dans ce laps de temps. Il y avait un niveau de prospérité que je n'aurais jamais cru possible. Cela s'explique en partie par le fait qu'Andreas savait très bien faire tourner le système. Il a su distribuer les fonds qu'il recevait de la CEE. L'agriculture en profitait, il a construit un État-providence impressionnant et il a commencé à investir correctement dans l'éducation. Pour la première fois, on avait commencé à prendre au sérieux l'enseignement secondaire en Grèce.

Il a même été question à l'époque d'attaquer les énormes problèmes du système universitaire, qui n'ont jamais été résolus. Ce qui s'est passé dans les années 1990, c'est que l'UE s'est engagée sur la voie de l'intégration et que la classe politique grecque (John a déjà mentionné *Simitis*,

en particulier) voulait absolument faire partie de ce club exclusif. Simitis a insisté, contre de nombreux avertissements et conseils, pour faire entrer la Grèce dans la zone euro. Pour ce faire, il a bénéficié du soutien déterminant de certaines oligarchies très puissantes. La communauté des armateurs, par exemple, dont on ne saurait sous-estimer l'influence. Il s'agit d'un facteur extrêmement puissant en Grèce, même si, à bien des égards, c'est une force parasitaire. En se retrouvant dans le système de l'euro, la Grèce a découvert qu'elle ne pouvait plus en sortir. De nombreuses structures, telles que les systèmes de protection sociale créés par Andreas, ont été systématiquement démantelées. L'économie s'est d'abord développée, puis s'est effondrée parce qu'elle encourageait la création de dettes. Ce que l'on a également vu, en Grèce comme dans bien d'autres pays, c'est l'aliénation du pouvoir qui s'est progressivement éloigné d'Athènes pour migrer vers Bruxelles, Francfort et Berlin. Bien entendu, les hommes politiques ont commencé à se repositionner, alors qu'Andreas fonctionnait dans un système souverain, n'ayant en vue que l'approbation des électeurs grecs. Il devait surtout gagner la confiance de ses électeurs. Aujourd'hui, un dirigeant politique grec, un Premier ministre, est sans doute plus préoccupé par sa position à Bruxelles que dans des bleds comme Missolonghi ou Hermione. Ce mouvement a complètement changé et dévitalisé le climat politique en Grèce. Il fut un temps où, si le gouvernement avait suggéré de livrer des S-300 à l'Ukraine, des milliers de personnes seraient descendues manifester. Il est intéressant de voir comment l'humeur populaire s'est démobilisée: les gens ont compris que, qu'ils protestent ou qu'ils votent, le système à Athènes ne les écoutait de toute façon plus.

LE GÉNIE DE PAPANDREOU

JOHN HELMER

Mon travail dans le cabinet privé d'Andreas, entre 1982 et 1989, concernait la sécurité et les affaires militaires, mais on y parlait de tout. Je résumerai sa tactique en disant que la politique d'Andreas était du socialisme le matin et du capitalisme l'après-midi. Vous ne pouvez jongler ainsi que si vous savez qui sont vos vrais ennemis. Bruxelles était un ennemi. Les États-Unis étaient un ennemi: ils ont tenté de le renverser à plusieurs reprises. La Turquie était un ennemi. Il fallait mentir, tricher, voler. Socialisme le matin: toutes les grandes réalisations, la gynécologie dans les hôpitaux, l'enseignement secondaire — et le tout payé par l'Union européenne, les routes, tout. L'idée était de les détrousser autant que nous le pouvions, et de taxer le moins possible les contribuables grecs parce que, l'après-midi, ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient de l'argent qu'ils mettaient de côté. Il leur fallait seulement repayer Andreas avec leurs votes.

On avait un Premier ministre vraiment insolite. Dans ce genre, Slobodan, je me demande qui d'autre était comme ça, qui savait exactement où étaient ses ennemis, qui connaissait exactement ses faiblesses, qui savait mentir, tricher, charmer, garder les électeurs sous son toit et duper ses ennemis en les faisant se duper les uns les autres. Andreas était populaire: les gens croyaient en sa parole. Écouter un de ses discours était une expérience extraordinaire. Il était charismatique. Ses descendants n'ont pas hérité de la même gnaque. Après un individu d'un tel niveau de conviction, vous voyez arriver des petites gens comme Simitis, comme George Papandreou, comme Alexis Tsipras, Samarás, les Mitsotakis père et fils... Ces gens-là n'ont qu'une idée en tête: passer alliance avec l'un ou l'autre de leurs ennemis. Une fois qu'ils

ont passé le collier au cou, ils reçoivent leur récompense. Mais alors la dette de la Grèce ne peut plus être cachée, vous ne pouvez plus tromper vos créanciers. C'est ce que vous faites quand vous dirigez un pays et que vos votes en dépendent: vous trompez vos créanciers. Quand vous êtes entouré d'ennemis qui peuvent vous écraser comme les Allemands, les Américains, les Turcs, etc., et que vous ne savez pas les jouer les uns contre les autres, vous vous effondrez.

ALEXANDER MERCOURIS

Ce qu'il faut dire d'Andreas, c'est qu'il était un politicien exceptionnellement doué. En passant, je dois dire que je ne l'aimais pas particulièrement à l'époque et que mon père était en mauvais termes avec lui. En reconnaissant ce qu'il avait accompli, j'en suis venu à comprendre, à respecter et, d'une certaine manière, à admirer l'adversaire qu'il était. Je n'ai jamais été proche de lui d'aucune manière, mais je voulais mentionner une chose qui m'a très fortement marqué quand je suis retourné au pays en 1986. Il est difficile de décrire le contraste entre l'atmosphère qui régnait dans la Grèce d'avant Andréas et celle qui régnait dans la Grèce d'après Andréas. La Grèce d'avant n'était pas une démocratie, tant s'en faut. J'étais enfant en Grèce, avant la dictature de 1967-74, et j'ai vécu une partie de cette période. Si vous voulez vous faire une idée du régime qui y régnait, vous pouvez revoir ce très bon film français, *Z*, de Costa-Gavras, qui rend très fidèlement l'atmosphère du temps. Il vous suffisait de lire le mauvais journal dans le mauvais café pour être pris pour cible. Je vivais dans un quartier très protégé, mais je me souviens — c'était avant la dictature — d'avoir accompagné ma famille à un endroit où des gens venaient d'être tués. On voyait les traces de balles et le sang. La peur et la tension étaient omniprésentes. Même après la chute de la dictature, la peur demeu-

rait. Mais lorsque je suis revenu en 1986, Andreas l'avait complètement éliminée. Elle s'était dissipée, comme une brume. A mes yeux, c'est sa plus grande réussite: malgré tout ce qui s'est passé depuis, on n'a plus jamais éprouvé ce genre de peur en Grèce.

JOHN HELMER

J'ajouterai que nous avions peur d'être renversés par les Américains. Et que nous ne pouvions nous fier aux Soviétiques pour nous sauver. Andreas a cherché toutes les alliances possibles: La Pologne, parce que sa mère était polonaise, et qu'il pouvait traiter avec le général Jaruzelski. Ou Todor Jivkov, le président bulgare. Ainsi, lorsque les choses se sont vraiment gâtées et que les Turcs ont planifié une opération militaire — or nous étions convaincus que les Américains poussaient les Turcs à renverser Andreas en le montrant dans sa faiblesse —, Andreas a fait la preuve de tout son brio, de sa souplesse et de son audace: il a obtenu de Jivkov qu'il poste ses chars d'assaut à la frontière turque. Et puis il a coupé l'électricité des bases américaines en mars 1987.

Dans son cabinet, la peur de l'ennemi était constante. On n'avait pas un jour de relâche. Cela impliquait de bonnes relations avec les Palestiniens. Cela impliquait de bonnes relations avec des types désagréables comme Saddam ou agréables comme Kadhafi. Pour la première fois, les Grecs se comportaient comme de vrais Levantins. Avec culot, mais avec crainte. Et avec la certitude que les Soviétiques ne viendraient jamais au secours de la Grèce. Les Soviétiques pensaient qu'Andreas n'était qu'un pion américain de plus. J'avais pour mission de les convaincre qu'ils avaient tort. J'ai raconté cette histoire dans un de mes livres, mais cela n'a plus d'importance. Les Russes pensent aujourd'hui qu'ils ont raison au sujet de la Grèce. Et c'est malheureusement le cas.

UNE LEÇON D'INTELLIGENCE

SLOBODAN DESPOT

Cela souligne une règle très importante de l'histoire: les dirigeants des petits pays doivent être beaucoup plus intelligents que les dirigeants des grands pays.

ALEXANDER MERCOURIS

Absolument. En Grèce, c'est presque un truisme. Le voisinage est très difficile. Les deux grandes personnalités de la politique et de l'histoire grecques du XXe siècle ont été Eleftherios Venizélos et Andreas Papandreou. D'ailleurs, l'une des raisons qui font que Mitsotakis est aujourd'hui Premier ministre est que sa famille est liée aux Venizélos. Il en tire profit, même si sa politique est diamétralement opposée à celle de Venizélos. Venizélos a réalisé des réformes considérables. Il a transformé la situation interne du pays. Il l'a aussi, bien sûr, considérablement agrandi. C'était aussi un diplomate hors pair. Il savait exactement comment mener sa barque de la manière que John a décrite: s'entendre avec Kemal Atatürk, établir des relations avec les autres États des Balkans, garder les Français et les Britanniques de son côté, maintenir constamment ses balles en l'air comme un jongleur.

Le problème est que les personnes exceptionnellement intelligentes, les personnes dotées de cette capacité, sont rares. Dès que Venizélos a quitté la scène, tout a commencé à aller de travers. À la fin des années 1930, la Grèce a connu une dictature très brutale. Rebelote à l'époque moderne: dès qu'Andreas a fait mine de se retirer, les choses se sont mises à mal tourner et la Grèce s'est retrouvée dans la position qui est la sienne aujourd'hui.

JOHN HELMER

Au bout du compte, nous sommes européens maintenant, et je ne pense pas que ce soit une erreur pour la Grèce d'être dans l'Europe. Ou plutôt, c'est une erreur compréhensible. Les Européens

centraux, en particulier les Allemands, pensent que la Grèce est petite et qu'on peut la bousculer comme on peut bousculer le Portugal. Les leçons grecques s'appliquent à tous les petits pays d'Europe, surtout si vous faites face à des ennemis comme les Allemands, les Français ou les Britanniques. Ce sont les trois ennemis les plus désagréables auxquels vous devez faire face. N'oublions pas que la Grèce a connu une guerre civile provoquée par les Britanniques et financée par les Américains. Une guerre civile! Et que les Français ont aussi fait beaucoup de mal. Voilà ce que les Européens se font les uns aux autres. Nous devons apprendre, car les leçons grecques s'appliquent à toute l'Europe.

LE MIEUX EST L'ENNEMI DU BIEN

SLOBODAN DESPOT

Vous savez, les gens n'apprennent pas grand-chose. J'en veux pour preuve la situation actuelle en Serbie. Son président, Vučić, n'est pas un phare, il est très intelligent, mais il ne brille pas. Il fait l'équilibriste en permanence. Mais les nationalistes serbes, même les patriotes intelligents, le conspuent comme un traître parce qu'il n'est pas clairement aligné sur la Russie... Mais il ne peut pas! Il se trouve dans une situation où il doit faire une chose le matin et autre chose l'après-midi, comme on l'a dit tout à l'heure. Mais les gens ne le comprennent pas, ils ne sont pas assez lucides. Les patriotes serbes essaient de renverser Vučić parce qu'il n'est pas assez patriotique, mais ils ne pensent pas à ce qui va se passer s'il se retire. S'il trébuche, ils obtiendront un régime pleinement collaborationniste.

JOHN HELMER

En ce qui concerne les Serbes, je pense que personne n'est plus intelligent que Novak Djoković. Djoković a réussi à faire face à ses ennemis tout en jouant au tennis. La façon dont il a géré les

Australiens, la façon dont il a géré son bannissement et toutes les autres choses, montre que ce type est à la fois populaire et subtil. Dans les petits pays confrontés à cette combinaison particulière de forces hostiles, le charisme génère la confiance. Je suis très impressionné par la façon dont Djoković se comporte et continue de gagner ses matchs. Le tennis ne m'intéresse plus vraiment, mais je vois que Djoković, en tant que Serbe, sur la scène internationale, sait vraiment comment ouvrir sa bouche. Le tennis est secondaire.

ALEXANDER MERCOURIS

Les pressions exercées sur la Serbie sont énormes. Bien sûr, elles sont différentes de celles que vous avez en Grèce. En Grèce, encore une fois, je ne pense pas qu'il y ait jamais eu d'opposition patriotique à Andreas. L'environnement politique et géopolitique est complètement différent. Il m'est donc difficile de faire ce genre de parallèle. Mais je comprends votre point de vue. C'est une partie où il faut réinventer son jeu à chaque instant. C'est la phrase de Thucydide: «Les forts font ce qu'ils veulent et les faibles font ce qu'ils doivent».

SLOBODAN DESPOT

J'ajouterai simplement ceci: Papandreou se trouvait dans une configuration internationale similaire à celle à laquelle Tito était confronté, et non à celle où Vučić se débat.

LES RÉGENTS D'ATHÈNES

ALEXANDER MERCOURIS

Il y a là une part de vérité. La guerre froide donnait à Tito une certaine marge de manœuvre. Mais n'oubliez pas que la Guerre froide était aussi une prison. Dans l'ensemble, la Grèce l'a vécue de manière très traumatique. John a parlé de guerre civile. Or la guerre civile a été une affaire horrible, à un point difficile à imaginer. Et, bien sûr, elle a projeté sur les époques

ultérieures une ombre dense et très profonde. Elle nous a légué un protecteur surpuissant, les États-Unis, une ambassade dominante à Athènes (conçue par Walter Gropius, soit dit en passant), qui, si vous la regardez aujourd'hui, ressemble à une forteresse. L'homme le plus puissant de Grèce dans les années 50 aura été l'ambassadeur américain, Peurifoy, qui dirigeait le pays comme s'il était le régent. J'estime donc que nous ne nous trouvons pas dans une position aussi mauvaise aujourd'hui du point de vue de la perte de souveraineté et de la peur, même si la situation est grave. Mais il est certain que vers la fin de la Guerre froide, on a eu un flottement diplomatique et politique qu'Andreas a su utiliser, et qu'il a mis à profit avec une habileté que personne après lui n'a jamais eue. Le charisme découle de la confiance, de la capacité et de l'habileté du leader, qui sait faire comprendre ses actes au peuple et entrer en communion avec lui. Certes, il avait ces craintes dont parlait John, que les Américains allaient le renverser. Il y avait les problèmes de sécurité, les menaces, mais en dehors du cabinet d'Andreas et du petit groupe de personnes qui l'entouraient, dont John, on vivait un contraste remarquable entre ce sentiment de confiance, de sécurité et de liberté qui existait à son époque et la peur qui l'avait précédé. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle, après 1986, j'ai pu retourner régulièrement en Grèce.

JOHN HELMER

Tu soulèves un point intéressant, Alexander, à propos du régent. L'ambassade américaine est bien une forteresse, et n'oublions pas que Geoffrey Pyatt y a siégé. Pyatt était, comme nous le savons, l'organisateur en chef, avec le Département d'État, du putsch de Kiev. Mais regardez qui est aujourd'hui ambassadeur à Athènes! C'est un quidam venu de la communauté d'affaires gréco-améri-

caine, parrainée par le sénateur du New Jersey. C'est le premier poids plume à occuper la forteresse. George Tsunis, c'est son nom, a tenté d'être nommé par le sénateur Menendez. Bob Menendez est l'un de ces sénateurs qui détestent vraiment la Russie. Il avait promis à Tsunis le poste d'ambassadeur en Norvège pour le récompenser d'avoir levé des fonds dans le New Jersey et d'avoir participé à la campagne d'Obama. Mais Tsunis n'a pas pu décrocher le poste parce qu'il s'est avéré un parfait idiot. Il faut un certain talent pour foirer une telle nomination, et il l'a eu. Il a avoué qu'il ne connaissait rien à la Norvège, et Obama l'a laissé tomber.

Le voici maintenant ambassadeur des États-Unis à Athènes. Qu'est-ce que cela signifie? Cela signifie que les Américains sont persuadés qu'ils ont le pays bien en main. Ils n'avaient jamais été aussi confiants auparavant. Cela me désole, même si je ne vis plus en Grèce. Quelle disgrâce pour le pays que d'avoir une tête de moineau comme régent!

PAS MÊME DES APPARATCHIKS

SLOBODAN DESPOT

Cela m'amène à ma (presque) ultime question. Pourquoi les élites européennes actuelles sont-elles si stupides?

ALEXANDER MERCOURIS

J'ai beaucoup réfléchi à ce sujet, car il ne s'agit évidemment pas d'un problème limité à la Grèce. Nous observons partout une détérioration massive. Pendant la majeure partie de ma vie, j'ai été un grand enthousiaste du projet européen, mais je pense que cela est partiellement dû à la manière dont ce projet a évolué, dans le sens de l'intégration et de la centralisation. Le pouvoir a été aspiré vers le haut, vers Bruxelles et Berlin. Si bien qu'au lieu d'avoir des élus connectés à la société dont ils sont sortis, des gens qui doivent se mêler au peuple, convaincre, gagner des élections, faire campagne sur

de vraies questions, participer à l'élan propre aux démocraties et à la politique démocratique, ce que l'on voit de plus en plus, ce sont des élites européennes déracinées. Le pouvoir étant centralisé à Bruxelles, les dirigeants politiques de tous bords ne se soucient plus que de rester en phase avec les volontés de Bruxelles et Berlin et, en fin de compte, de Washington. Cela signifie que ces gens perdent leurs compétences politiques et qu'ils deviennent conformistes, davantage occupés à suivre la ligne dictée d'en haut qu'à sentir le pouls de leurs propres sociétés. L'énergie et l'acuité politiques en sont complètement émoussées. Nous nous retrouvons donc, partout en Europe, avec ces médiocres apparatchiks, qui ne sont même plus vraiment des apparatchiks.

JOHN HELMER

J'aurais utilisé le même mot. La culture politique s'est transformée en une culture d'apparatchiks parce que nous n'avons plus de partis politiques en communion avec les gens. Que l'on soit d'accord ou non avec les hommes politiques, il faut une immense compétence pour développer des relations, refléter des points de vue multiples, établir une confiance. Tout comme la compétence en affaires consiste à trouver de l'argent, à l'investir et à obtenir du rendement. En revanche, une culture d'apparatchiks, c'est comme une université. Le mandarin supérieur nomme quelques subalternes qui travaillent pour lui et qui ne représentent personne d'autre que le patron, le grand professeur.

Il s'agit d'une structure pyramidale au sein de laquelle les gens sont promus à cause de leur docilité. Alexander l'a dit: c'est une institution où toute divergence est supprimée parce qu'elle n'est pas nécessaire. Il n'y a pas de concurrence dans ce système-là. C'est un système de cooptation par conformité. Ils se fient à la technologie pour gagner les élections. Et

ils sont soutenus par les réseaux militaires et les services secrets, ce que l'on appelle l'État profond, où il y a certainement des gens intelligents, mais où le conformisme doctrinal est la règle. Et il n'y a aucune discussion démocratique à ce sujet parce que les médias sont rentrés dans le rang.

Nous nous retrouvons donc avec un régime essentiellement fasciste: force, fraude et propagande. Et ce régime récompense la médiocrité. On peut encore faire preuve d'intelligence dans la malice ou dans le calcul personnel. Mais l'intelligence consistant à protéger un petit pays contre de grands ennemis, cette intelligence-là n'existe plus. C'est triste à dire. Tu avais évoqué une dernière question, Slobodan: que reste-t-il de l'esprit grec?, en mentionnant Theodorakis. Peut-être qu'Alexander pourrait répondre à cette question. J'ai quelques idées, mais l'esprit grec... Il ne devrait pas s'éteindre si lamentablement.

ÉTUDIEZ LE JEU DE JAMBES!

ALEXANDER MERCOURIS

Oh, il est très oppressé en ce moment, mais vous savez, nous sommes un peuple ancien. Nous existons depuis très, très longtemps. Nous reviendrons. Je ne veux pas paraître désinvolte ni minimiser ce qui se passe, mais nous rebondirons, d'une manière ou d'une autre. Tout d'abord, le système actuel n'est pas viable. Il a créé une stagnation politique. Nous constatons aussi qu'il est à l'origine d'une stagnation socio-économique, voire d'un déclin. Or lorsque le déclin s'amorce, il finit par amener des ouvertures et des changements. Les Grecs s'en sortiront. Ils sont incroyablement résistants. Je ne supporte pas les armateurs, mais John a souligné à quel point ces gens sont tenaces et intelligents et qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour trouver des accords. Et c'est tout à fait vrai. Nous avons donc cette ténacité. Nous avons le soutien de la diaspora,

qui est énorme. Elle constitue une sorte de filet de sécurité pour la Grèce. Nous traverserons la tempête comme nous l'avons toujours fait. Ce petit pays en a tant fait. Nous avons apporté d'énormes contributions à la culture, à la littérature, à la poésie, à la musique. Nous savons toujours nous hisser au-dessus de nos moyens: nous reviendrons.

JOHN HELMER

Je suis un cas rare de véritable *philhellène*, quelqu'un qui aime ce pays en tant qu'étranger. Je n'ai aucun lien de sang avec la Grèce. J'y ai atterri pour divers motifs politiques en passant par Chypre, alors qu'Andreas était encore en exil. C'est un fait admirable de la part d'une culture que d'accepter un étranger comme moi — et, restons modestes, je reste un étranger, mon grec était très médiocre et l'est resté. Mais j'ai compris ce que je devais comprendre. C'est pourquoi j'insisterai toujours sur le fait que les leçons que j'ai apprises s'appliquent à l'Europe et à tous les Européens, partout où des régions veulent se libérer d'une oppression. La Grèce est porteuse d'un enseignement pour toutes ces luttes. En ce qui concerne Theodorakis et Zorba, j'ai vécu de nombreuses années à Kthania, en Crète, et j'avais l'habitude d'aller nager à la plage de Stavros. C'est là que s'est déroulée cette scène du film dont tout le monde se souvient: la danse de Zorba. La plage où Anthony Quinn apprend à danser à Alan Bates, c'est la plage de Stavros. Elle était conservée telle qu'on l'avait filmée, avec la petite cabane de Zorba toujours debout. Vous regardez cette danse et vous écoutez ce qu'Anthony Quinn dit à l'écrivain anglais: «Vous avez besoin d'un peu de folie. Il faut oser couper la corde et être libre». Puis ils dansent. Et puis cette musique, qui est devenue si célèbre, se met en mouvement. On ne voit pas le jeu de jambes, parce que Bates ne savait pas danser correctement.

De fait, il est plutôt difficile de danser sur le sable. J'ai vu récemment le concert de Munich, où Theodorakis rejoue l'œuvre et où Anthony Quinn, alors âgé de 80 ans, monte sur scène. Cette fois-là, on voit le jeu de jambes de Quinn et il sait danser! Or n'oubliez pas qu'Anthony Quinn était un Américain d'origine mexicaine, nullement un Grec. Comment il a incarné ce personnage!

Cela étant, j'ai eu du mal à lire le roman. Quel bouquin! Je trouve qu'il est plus facile de lire les poèmes d'Alexandrie de Cavafy que de lire *Alexis Zorba*.

ALEXANDER MERCOURIS

Absolument! Kazantzaki est extrêmement difficile. En grec, il est considéré comme très complexe et étrange.

SLOBODAN DESPOT

Il existe cependant un livre très clair de lui: la *Lettre au Greco*, son autobiographie. Il y explique clairement, à tout un chacun, ce que signifie la liberté. C'est d'une telle évidence!

JOHN HELMER

Il est donc essentiel de méditer sur la danse. Ce qu'il y a de bien avec la danse en Grèce, c'est qu'on peut y danser pour soi-même. On peut danser seul, on peut danser pour exprimer sa misère, pas seulement de manière sexuelle ou érotique. On danse sur la mort, sur tout. C'est ce qu'Anthony Quinn savait faire. Il y a un sens de la liberté. On peut apprendre à danser la liberté, mais il faut faire attention au jeu de jambes. Je doute que la Grèce retrouve sa liberté d'esprit dans qu'il ce me reste de vie. Mais, comme l'a dit Alexander, si

les Grecs s'éveillent un jour et coupent le fil avec Washington, avec Bruxelles, avec Moscou aussi, alors ils seront libres.

SLOBODAN DESPOT

John, il ne faut jamais désespérer. Je vais vous raconter ma propre histoire. J'ai été élevé à l'Ouest, en Suisse; à la fin des années 80, lorsque je revenais en Yougoslavie, je pensais que la Serbie n'existait plus, que c'était un pays mort, un peuple éteint. C'étaient plus ou moins des «Yougoslaves». Ils n'avaient aucun espoir en quoi que ce soit. Et puis l'ennemi a débarqué et les a révélés à eux-mêmes. On n'aurait pas Djoković aujourd'hui s'il n'y avait pas eu les bombardements de 99. Ils ont rendu service à la Serbie en la bombardant. L'histoire est faite de miracles. Les peuples tombent en léthargie, puis ils s'éveillent.

ALEXANDER MERCOURIS

Absolument. Comme je le répète souvent, le désespoir est un mauvais conseiller. Il ne faut jamais l'écouter.

SLOBODAN DESPOT

Bonne conclusion!

JOHN HELMER

Eh bien, c'est l'heure de la nuit où je peux boire un coup en cet honneur et je vous laisse le soin de décider si cela fait de moi un bon conseiller. Un bon verre et la danse chassent le désespoir!

- ✱ Photo de couverture: Andreas Papandreou à son retour en Grèce après la chute de la dictature, le 16 août 1974.



PASSAGER CLANDESTIN: Alexandra Klucznik-Schaller

Wołyń, commémoration d'un génocide oublié

LE «DIMANCHE SANGLANT» DU 11 JUILLET 1943 EST CONSIDÉRÉ COMME L'APOGÉE DES MASSACRES DE VOLHYNIE COMMIS PAR LES NATIONALISTES UKRAINIENS. QUATRE-VINGTS ANS PLUS TARD, LA COMMÉMORATION DE CE CRIME MAJEUR EN POLOGNE EST DEVENUE UN ENJEU GÉOPOLITIQUE DÉLICAT.

Stricto sensu, Wołyń est le nom polonais de la Volhynie, région située au nord-ouest de l'Ukraine depuis 1991(1). Au sens plus général, Wołyń, dans la conscience collective polonaise, résonne comme un Oradour-sur-Glane exécuté à la mode rwandaise et démultiplié à l'échelle d'une région, et même de plusieurs régions(2), appelées de manière générique les confins: «Kresy». C'est là qu'eut lieu, entre 1939 et 1947, un terrible nettoyage ethnique dont furent victimes les populations locales, assassinées et souvent torturées, par les nationalistes de l'OUN-UPA(3). Le nombre de Polonais tués est estimé à minima à 100 000 personnes, chiffre auquel il faut ajouter les assas-

sinats de nombreux Juifs, Russes, Arméniens, Ukrainiens (russophiles et socialistes), et bien d'autres, car le territoire était multiethnique.

Les Ukrainiens affirment qu'il s'agissait d'une guerre civile, les Polonais soutiennent que c'était un génocide où les femmes et les enfants étaient prioritairement visés. Ils demandent des exhumations qui leur sont refusées. Cette problématique est fondamentale dans les relations ukraïno-polonaises: pratiquement chaque famille polonaise a des proches qui venaient des Kresy, englobés dans l'Ukraine par déplacement des frontières.

Dans le sillage des théories de

Dmytro Dontsov, mises en œuvre par Stepan Bandera, l'Ukraine devait être ethniquement homogène et dirigée d'une main de fer par une minorité active. Les membres de l'OUN prenaient pour modèle les milices de type cosaque et le régime national-socialiste allemand. Le régime nazi formait et armait le mouvement qui l'aidait, en retour, à affaiblir de l'intérieur les États polonais et russe. L'objectif des nationalistes était un État racialement pur; ils se saluaient en faisant le salut romain qu'ils accompagnaient par la formule «Slava Ukraïni».

QUATRE-VINGTS ANS DE SILENCE ET DE MENSONGES

À l'époque de la Pologne communiste, il était incorrect de parler des massacres de la Volhynie, car il fallait construire l'amitié prolétarienne, le travail historiographique n'a donc pas été mené par les institutions. Et, aujourd'hui, une nouvelle censure s'installe puisqu'il faut «aider l'Ukraine à défendre nos valeurs», et ce même si ceux qui défendent «nos valeurs» le font au nom de Bandera... Il semble donc que pour les autorités l'enjeu est constant et subordonné, non pas à l'exactitude factuelle et au besoin exprimé par la population, mais à la relation que le pays doit avoir, ou ne pas avoir, avec la Russie.

Quand l'État fait défaut, la société civile compense et c'est précisément cette question du droit de se soulever de sa propre histoire et de tirer les leçons du passé qui font l'objet de mon entretien avec Witold Listowski, coordinateur des associations patriotiques

des Kresowian à Varsovie. Witold Listowski était ami de mon grand-père Kazimierz Klucznik; leurs familles, parmi des centaines de milliers d'autres, avaient dû quitter leurs maisons pour s'établir en Silésie, dans les maisons que les familles allemandes avaient été appelées, à leur tour, à quitter.

AK: Est-il sensé de penser que le gouvernement polonais montre une propension à entrer dans le conflit qui oppose la Russie à l'Ukraine?

WL: La voix de la population sera déterminante. J'ai été à Varsovie et, devant le palais présidentiel, j'ai fait un discours dans lequel j'ai dit ce que tout le monde devrait dire: ce n'est pas notre guerre et on ne doit pas nous pousser dans la guerre. Or, ce que fait le gouvernement laisse à penser que c'est ce qui est organisé. Il nous désarme pour armer l'Ukraine, nie le passé nazi et l'étendue des crimes commis pour forcer une solidarité qui n'est même pas dans notre intérêt. On offre des aides en tout genre à tout Ukrainien qui en fait la demande alors que la plupart des immigrés ne sont pas des réfugiés de guerre, mais des migrants économiques. Je ne peux pas leur en vouloir, mais il faut que les choses soient dites, or on ne sait même pas s'il y a cinq, six ou sept millions de nouveaux venus, personne ne compte.

AK: Comment est ressentie l'arrivée de tant d'Ukrainiens?

WL: La guerre est affreuse et je ne la souhaite à personne, les Ukrainiens ont été reçus avec beaucoup de générosité, mais certains glorifient ostensiblement Bandera et tentent d'impo-

ser une symbolique nationaliste dans l'espace public. Le gouvernement polonais n'est pas assez ferme, ni vis-à-vis des Ukrainiens ni vis-à-vis du gouvernement ukrainien qui utilise une rhétorique ressentie comme une injure et une menace par la population polonaise. Je veux répéter ceci: une Ukraine armée n'est pas du tout dans notre intérêt, car ce n'est pas un pays qui nous sera amical. Ils ont déjà des prétentions territoriales vis-à-vis de nous: pour eux, non seulement Przemysl est ukrainien, mais la frontière devrait passer par Rzeszów. Or si l'on commence à redessiner les cartes, pourquoi l'Allemagne ne nous réclamerait-elle pas les villages qui portent déjà des noms allemands?

AK: Et comment commenteriez-vous l'attitude vis-à-vis de la Russie?

WL: Absolument indécente, il est inadmissible de traiter un chef d'État de bandit comme cela est fait à longueur de journée dans les médias. L'ambassadeur a également été traité d'une manière indigne; on ne l'a pas laissé déposer une gerbe de fleurs au cimetière lors des commémorations de la fin de la Deuxième Guerre mondiale, et l'an passé une activiste ukrainienne lui a jeté de la peinture rouge au visage. J'admire le sang-froid de cet homme, un vrai diplomate.

AK: J'ai entendu certains analystes faire un parallèle entre un accord que pourraient faire les présidents Duda et Zelensky et l'accord qu'avait passé le maréchal Piłsudski avec Symon Petliura en 1920. Il s'agissait alors d'attaquer la Russie bolchévique pour créer

un grand espace *Intermarium*. Que pensez-vous d'un tel parallèle, sachant que le maréchal Piłsudski est considéré comme un héros national?

WL: Piłsudski n'est pas un héros dans nos milieux patriotiques et oui, un tel parallèle peut être fait. Piłsudski s'était lancé à l'assaut de Kiev et la contre-offensive russe a fini devant Varsovie. Certains disent qu'il était agent allemand et que c'est pour cela qu'il cherchait à affaiblir la Russie. Si un parallèle peut être fait, c'est celui-ci: avant l'influence venait de l'Allemagne et maintenant elle vient des Anglo-Saxons. Par contre ce ne sont jamais les Etats-Unis qui paient l'addition, on les a vus à l'œuvre en Afghanistan: ils laissent les armes et s'en vont.

AK: Il est notoire que les terres d'Ukraine sont très fertiles, il semble que beaucoup de terrains aient été achetés par des oligarques?

WL: Ces terres n'ont pas été achetées, la propriété a été pillée. En Ukraine, avant le conflit, il y avait près de 50 millions d'habitants, j'ai lu ces jours qu'il en resterait environ 25 millions. Près de la moitié des habitants aurait donc fui et la plupart se sont réfugiés en Russie. L'Ukraine a une terre formidable, elle pourrait nourrir toute l'Europe. Vous avez raison de parler d'oligarques: les deux plus riches sont Zelensky et Kolomoïsky. Actuellement, on prend prétexte de la guerre pour inonder le marché agricole polonais avec les produits ukrainiens qui justement appartiennent aux oligarques. Les agriculteurs locaux souffrent beaucoup et

manifestent pour ne pas disparaître.

AK: Le 11 juillet seront commémorés les 80 ans du massacre de Wołyń, des manifestations seront organisées à Varsovie. Quel message souhaitez-vous transmettre?

WL: Leonid Kravtchouk, premier président de l'Ukraine (1991-1994), a dit publiquement que les nationalistes ukrainiens avaient tué 500 000 Polonais, et il devait connaître les vrais chiffres, car il avait accès aux archives. Aujourd'hui un tout autre narratif domine; il est faux et il est de notre devoir de nous battre pour rétablir la vérité. Des atrocités ont été commises. Les femmes enceintes étaient éviscérées, les hommes empalés, les nouveau-nés avaient les membres coupés à la hache; les assassins clouaient les langues, crevaient les yeux, arrachaient la peau, éviscéraient... Nous ne pouvons pas accepter que ce génocide soit étouffé et nous exigeons la pénalisation du bandérisme. Il va de soi que nous n'acceptons pas que le gouvernement agisse contre les intérêts nationaux en embarquant les Polonais dans une guerre qui n'est pas la nôtre, dans laquelle nous n'avons rien à gagner et tout à perdre. Il faut vivre en paix avec ses voisins, tout le monde sait cela.

- *Entretien réalisé le 15 mai 2023.*

PERSPECTIVES

À l'automne se tiendront les élections parlementaires et le principal parti d'opposition est la Plateforme civique (PO), dirigée par Donald Tusk, ancien président du Conseil européen et atlantiste convaincu. On

connaît l'attitude des atlantistes vis-à-vis de la guerre en Ukraine, celle de Donald Tusk sera identique. Il y aurait une troisième force d'opposition: le parti des Confédérés (Konfederacja), dont le programme appelle à la liberté et à l'indépendance; l'irréductible Grzegorz Braun en est sans doute le député le plus connu. Les Polonais insatisfaits du PiS vont voter PO sans voir qu'ils choisiront l'envers de la même pièce. Mais qu'il s'agisse de PO ou PiS, la société n'est pas dans une humeur belliciste; à l'heure qu'il est, les Polonais veulent seulement continuer de croire que leurs alliés souhaitent leur bien.

- Voir également: *Wołyń*, de Wojciech Smarzowski (2016). À sa sortie, le film a été interdit en Ukraine et il semble qu'il ne soit toujours pas traduit en français. L'illustration de couverture en est tirée. Les images d'archives des massacres sont insoutenables.

NOTES

1. Auparavant, la Volhynie faisait partie de l'URSS (1945-1991), de la Pologne (1920-1945), de l'empire de Russie (1795-1920), et de la république des Deux Nations qui englobait le royaume de Pologne et le grand-duché de Lituanie (1569-1795).
2. Actuellement, il s'agit de régions appartenant à la Pologne, la Biélorussie et à l'Ukraine (Galicie et Ivano-Frankivsk).
3. L'Organisation des nationalistes ukrainiens (OUN) a été créée en 1929 à Vienne et l'Armée insurrectionnelle ukrainienne (UPA) date de 1942 et est l'émanation militaire de la branche OUN de Stepan Bandera.

TURBULENCES

MARQUE-PAGES • La semaine du 2 au 8 juillet 2023

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

Satanisme de proximité. La sortie de *Sound of Freedom*, le film de Jim Caviezel sur la pédophilie des élites, semble agiter certains milieux en France. Fantômes, répliquera-t-on. Pourtant, dans un passé pas si lointain, le célèbre PPDA lui-même avait diffusé le témoignage précis et terrifiant d'une victime/complice de ces rituels impliquant, entre autres, la mise à mort d'enfants dans une paisible sous-préfecture française. À n'écouter que si vous avez le cœur bien accroché! Sinon, l'entretien entre André Bercoff et Karl Zéro sur Sud Radio vous apprendra bien des choses.

Canul.art. Le gourou Attali, tout machiavélique qu'il se prétend, s'est lui aussi fait blouser comme un schpountz par les canulartistes (nous n'utiliserons pas l'anglicisme *prankers*!) Vovan et Lexus. Et, croyant parler à son ami Petro Porochenko, il leur a livré le fond de sa pensée. Lequel est abject et vil, croyez-nous sur parole. C'est étonnant le nombre de raclures que le hameçon de ces deux imposteurs a réussi à accrocher; on dirait une opération de dragage dans une décharge industrielle.

Terrificque! Il faut comprendre l'anglais pointu de l'«upper class» londonienne et, surtout, bien s'accrocher. Dans cette vidéo de 9 minutes, un rédacteur en chef du *Telegraph* nous explique les recettes de la «stratégie ukrainienne qui terrifie l'armée russe». En gros et en résumé: le bon usage des «memes» et des réseaux sociaux, c'est bien plus redoutable que les barrages d'artillerie!

«Si j'étais un conscrit russe dans une tranchée au sud de l'Ukraine... le silence du général Budanov et son sourire presque imperceptible à la fin de son tweet me terrifieraient.»

Écouter cela au moment où la malheureuse contre-offensive ukrainienne se fait hacher menu avant même d'avoir touché la première ligne de défense russe a quelque chose de burlesque. Si seulement il ne s'agissait pas de vraies vies humaines, mais d'avatars sur Instagram...

Ben, voyons! Le boycott des marques «woke» est devenu tendance aux États-Unis. Après l'effondrement de *Bud Light* provoqué par sa calamiteuse campagne de publicité transgenre, c'est l'action des glaces *Ben & Jerry* qui plonge vertigineusement. Leur maison mère, Unilever, a perdu 2 milliards de dollars après que la compagnie eut appelé à la restitution des terres du mont Rushmore aux Indiens aborigènes. Cependant, même la presse conservatrice américaine se demande si les appels au boycott suffisent à expliquer une telle chute. Il se pourrait que l'un des deux fondateurs de la marque, Ben Cohen, ait commis des sacrilèges bien plus graves:

En mars, le cofondateur de la société, Ben Cohen, s'est prononcé sur l'aide militaire apportée par le gouvernement américain à l'Ukraine, estimant que les États-Unis devraient plutôt essayer de négocier la fin de la guerre. «Je pense que les États-Unis devraient utiliser leur pouvoir pour négocier la fin de la guerre, et non prolonger la mort et la destruction en fournissant davantage d'armes», a déclaré M. Cohen à *Daily Beast*. M. Cohen a été arrêté jeudi par la police du ministère de la Sécurité intérieure (DHS) pour avoir bloqué l'entrée du bâtiment du ministère de la Justice (DOJ) à Washington alors qu'il manifestait contre la détention du fondateur de WikiLeaks, Julian Assange...

Ambassadeur du néant. Josep Borrell est surnommé «le Jardinier» depuis son envolée lyrique et raciste sur l'Europe vue comme un jardin menacé par les barbares. C'est aussi le très incompétent «haut représentant» d'une entité en soi inexistante: la diplomatie de l'UE. On remerciera Vincent Hervouët sur Europe 1 d'avoir mis en boîte cet europaratchik éhonté

en même temps que les châteaux de cartes dont il est le châtelain. «La honte de l'Europe»: le titre est bien choisi.

Survoltage. Cette semaine, nous avons assisté à un tir croisé d'accusations entre Moscou et Kiev au sujet de la centrale nucléaire de Zaporijé (ZNPP), contrôlée par les Russes. Selon Kiev, Moscou s'apprêtait à la faire sauter. Selon Moscou, Kiev entendait la bombarder de missiles et de déchets nucléaires pour provoquer une pollution radioactive et impliquer ouvertement — enfin! — l'OTAN dans le conflit. Pour y voir plus clair, il peut être utile de consulter une source présumée neutre, par exemple l'OCDE. Le «statut actuel des installations nucléaires en Ukraine» nous livre ainsi une chronologie intéressante des événements: > 3 juillet: Une ligne de 330 kV a été reconnectée à la centrale le 1er juillet afin d'aider à répondre aux besoins en électricité externe de la centrale. Cette ligne complète la ligne existante de 750 kV qui répond actuellement à ces besoins. Avant le début de la guerre en février 2022, la centrale disposait de quatre lignes de 750 kV. > 5 juillet: La ligne principale de 750 kilovolts (kV) qui fournit à la centrale nucléaire de Zaporizhzhia (ZNPP) l'électricité nécessaire au refroidissement du réacteur et à d'autres fonctions essentielles de sûreté et de sécurité nucléaires a été déconnectée à 1 h 21, heure locale, le 4 juillet. Une ligne de 330 kV

récemment reconnectée a permis d'éviter une perte totale de l'alimentation externe jusqu'au rétablissement de la ligne de 750 kV environ 12 heures plus tard.

En clair: les réacteurs de la centrale sont en cours d'arrêt, par mesure de prudence. Ils ont besoin d'eau et d'électricité extérieure pour leur refroidissement. Trois des lignes principales de 750 kV avaient déjà été coupées par les Ukrainiens. Si les Russes n'avaient pas connecté une ligne de 330 kilovolts le 1er juillet, la coupure de la dernière ligne de 750 kV le 4 juillet aurait pu avoir des conséquences désastreuses. La documentation de l'OCDE montre que ceux qui contrôlent la ZNPP passent leur temps à protéger la machinerie contre les agressions. Pourquoi la feraient-ils soudain sauter? Pour priver d'électricité leurs propres populations? Par pure malice?

Immigration en débat. Le moment s'y prête: revoyons, si nous avons cinq minutes de côté, le fameux débat de la Cinq entre le député PS Philippe du Cresson de la Charrière et le député Rachid Laabi qui est bien entendu du FN. Simplement pour nous rappeler que la comédie, depuis bien longtemps, s'est évadée des écrans pour investir la vie réelle. Avec des politiques plus creux et plus absurdes encore, s'il est possible, que leurs caricatures par le génial trio des Inconnus.

Pain de méninges

DES CHOSES PLUS ANCIENNES QUE L'HOMME

«Autrefois il y avait des truites de torrent dans les montagnes. On pouvait les voir immobiles dressées dans le courant couleur d'ambre où les bordures blanches de leurs nageoires ondulaient doucement au fil de l'eau. Elles avaient un parfum de mousse quand on les prenait dans la main. Lisses et musclées et élastiques. Sur leur dos il y avait des dessins en pointillé qui étaient des cartes du monde en son devenir. Des cartes et des labyrinthes. D'une chose qu'on ne pourrait pas refaire. Ni réparer. Dans les vals profonds qu'elles habitaient, toutes les choses étaient plus anciennes que l'homme et leur murmure était de mystère.

— Cormac McCarthy (20 juillet 1933-13 juin 2023), *La Route*.

LA VIE EN VERT

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

